Document généré le 13 sept. 2025 14:26

Francophonies d'Amérique

Sentiment d'appartenance et construction de l'identité chez les jeunes fréquentant l'école Sainte-Anne en milieu francophone minoritaire

Annie Pilote

Numéro 16, automne 2003

Les enjeux de la francophonie en milieu urbain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1005216ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1005216ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pilote, A. (2003). Sentiment d'appartenance et construction de l'identité chez les jeunes fréquentant l'école Sainte-Anne en milieu francophone minoritaire. *Francophonies d'Amérique*, (16), 37–44. https://doi.org/10.7202/1005216ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SENTIMENT D'APPARTENANCE ET CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ CHEZ LES JEUNES FRÉQUENTANT L'ÉCOLE SAINTE-ANNE EN MILIEU FRANCOPHONE MINORITAIRE

Annie Pilote
Université Laval

L'expérience scolaire est bien plus qu'un processus par lequel les jeunes font l'apprentissage de connaissances disciplinaires. L'école est une institution qui contribue à la socialisation politique, notamment en favorisant la construction de l'identité et de la citoyenneté (Conover et Searing, 1994). L'article qui suit s'appuie sur l'idée selon laquelle la construction de l'identité passe par le développement d'un sentiment d'appartenance à divers groupes sociaux signifiants pour l'individu. C'est dans cette perspective que cet article traite du sentiment d'appartenance des jeunes en milieu francophone minoritaire. Avant d'aborder les données empiriques recueillies auprès des jeunes fréquentant l'école Sainte-Anne de Fredericton au Nouveau-Brunswick, il est essentiel de présenter quelques éléments du cadre théorique dans lequel se situe cette recherche.

Le sentiment d'appartenance, élément central du processus de construction de l'identité

La perspective constructiviste fournit le cadre général à cette recherche en attirant l'attention sur l'importance de la signification dans l'action sociale, le sens se construisant dans l'interaction sociale et étant soumis à l'interprétation selon les situations (Blumer, 1969). La socialisation politique est alors vue comme un processus qui se construit de façon singulière selon l'expérience individuelle. Chacun entre dans une situation à partir des connaissances qu'il possède à ce moment. L'interprétation que les acteurs feront des mêmes expériences est nécessairement influencée par les connaissances qu'ils possèdent au moment d'entrer en interaction et qui se modifient sous l'influence de ces rapports (Torney-Purta, 1995).

Cette perspective reconnaît le caractère *situé* de l'action sociale qui se manifeste dans la participation active aux pratiques de diverses communautés sociales (Wenger, 1998). La socialisation politique peut alors être définie comme la capacité d'agir au sein de la culture propre à un groupe : « *an ability*

to participate in a group's practices and to reason using its concepts and modes of discourse » (Torney-Purta, 1995, p. 24). C'est précisément grâce à cette participation active des individus que se développe le sentiment d'appartenance et se construit l'identité. La participation à des pratiques collectives au sein de diverses communautés permet à l'individu d'orienter son action, de construire son identité et de produire de la signification pour interpréter son expérience. Au cours de ce processus, l'individu ne construit pas seulement son identité, il transforme aussi les groupes auxquels il appartient et, de cette manière, il contribue à leur construction. De ce fait, il est essentiel de se positionner du côté de l'action sociale afin de comprendre ces processus.

Le sentiment d'appartenance est abordé ici comme un élément central du processus de construction de l'identité des jeunes en situation minoritaire. Il peut être compris comme l'identification à des groupes ou à des communautés, comme « la perception d'une affinité entre l'identité et la situation d'un individu et celle d'une collectivité » (Breton, 1994, p. 59). Par exemple, cette affinité peut être perçue en fonction de caractéristiques particulières, d'une condition sociale ou de traits culturels communs à l'individu et au groupe auquel il estime appartenir. Ce groupe peut être défini en termes socio-culturels, politiques ou même économiques. Ce qui compte, c'est de reconnaître le caractère mouvant et multiple des identifications au sein de sociétés diversifiées : « le pluralisme culturel permet et même exige des appartenances et des identifications multiples et changeantes » (Breton, 1994, p. 60).

Le sentiment d'appartenance à des groupes sociaux est un concept qui permet de mettre en évidence l'articulation entre les dimensions individuelles et collectives du processus de construction de l'identité. Comme le précise Breton : « D'une part, la façon dont les individus se conçoivent eux-mêmes dépend, en partie, des caractéristiques structurelles et culturelles des groupes auxquels ils appartiennent ; d'autre part, ce qui définit le groupe – l'identité collective – est, en partie, le résultat des relations entre les individus qui en sont membres et leurs activités communes » (Breton, 1994, p. 59). Par exemple, en disant appartenir à *l'école Sainte-Anne*, un élève contribue à définir l'identité collective du groupe d'élèves de cette école. Au cours des interactions sociales qui prennent place à l'école, les jeunes communiquent principalement en français. Les caractéristiques en vertu desquelles l'élève s'identifie à ce groupe contribuent à la fois à l'identifier comme individu et à caractériser l'identité collective du groupe : *je parle français et l'école réunit des étudiants qui parlent cette langue.*

La construction de catégories est importante, car elle permet de fixer des balises qui réduisent l'incertitude liée à l'interaction sociale. Ces catégories sont construites par l'interaction humaine et chaque individu contribue à leur accorder un sens spécifique, bien qu'elles soient généralement perçues par les acteurs sociaux qui les utilisent comme ayant des propriétés « objectives » (« *taken-for-granted* » *knowledge)* (Thompson, 2001). Les êtres humains ont besoin de croire en une réalité sociale objective afin d'orienter leurs actions en fonction d'une certaine prédictibilité (Berger et Luckman, 1966). Une étude

anthropologique de Lawrence Hirschfeld (1988) démontre que ceux-ci acquièrent dès l'enfance la possibilité de catégoriser l'univers social, notamment en ce qui a trait aux groupes raciaux et ethniques. Ce qui importe de reconnaître, c'est moins le contenu attribué à ces catégories que la tendance quasi universelle à voir le monde social sous l'angle de groupes discriminants et dotés de frontières. La construction de catégories (ou *typification*) permet donc de structurer l'interaction en s'identifiant soi-même et en identifiant les autres.

Selon Dubar (1996), les catégories servant à identifier les autres et à s'identifier au cours de la construction sociale de la réalité varient selon les espaces d'interaction et les trajectoires particulières des individus. Certaines de ces catégories acquièrent une légitimité avec le temps, mais cela ne signifie pas qu'elles soient immuables. Non seulement l'individu va puiser dans un stock d'identités disponibles en fonction de sa trajectoire personnelle, mais les catégories identitaires auxquelles il a accès, et leur signification, sont elles-mêmes en mouvement. Il faut donc éviter de voir la construction identitaire comme un processus d'étiquetage d'identités préconstruites mais plutôt comme un processus dynamique fondé sur des relations sociales.

Démarche méthodologique

Les données sur le sentiment d'appartenance présentées dans cet article proviennent d'une recherche sur le terrain effectuée au centre scolaire communautaire Sainte-Anne de Fredericton à l'automne 2001. Capitale du Nouveau-Brunswick, Fredericton est un milieu principalement anglophone, bien qu'elle desserve une population bilingue. La communauté francophone y gravite autour du centre communautaire Sainte-Anne, qui est au cœur de la vie culturelle française à Fredericton. En septembre 2001, l'école Sainte-Anne, qui partage les locaux du centre communautaire, réunissait 949 élèves (dont 295 au niveau secondaire).

La stratégie méthodologique utilisée s'inscrit dans une approche ethnosociologique (Lapassade, 1991) fondée sur les principes du constructivisme social ; celle-ci tire ses sources de l'anthropologie et de la sociologie développée par l'École de Chicago au XX^e^ siècle. Cette approche est fondée non seulement sur des méthodes de terrain dans la cueillette des données (*ethnographie*) (Malinowski, 1989), mais aussi sur une manière de pratiquer la sociologie qui s'oppose aux grands canons de la recherche dite positiviste. L'ethnosociologie est caractérisée par le souci de comprendre « de l'intérieur » les réalités culturelles propres à des groupes spécifiques. Il s'agit, selon Bertaux, « de comprendre comment [un objet *social*] fonctionne et comment il se transforme, en mettant l'accent sur les configurations de rapports sociaux, les mécanismes, les processus, les logiques d'action qui le caractérisent » (1997, p. 7).

La stratégie méthodologique comprend de l'observation (plus ou moins participative selon les situations), une recherche documentaire, des entretiens semi-dirigés individuels et de groupes, des schémas d'appartenance et des renseignements personnels recueillis auprès des participants. Les données

présentées proviennent principalement des 74 schémas d'appartenance réalisés par des jeunes de 14 à 18 ans (de la 9e à la 12e année du secondaire). La consigne indiquait aux jeunes d'illustrer les groupes auxquels ils estimaient appartenir, des plus précis (par exemple, les amis) aux plus larges (par exemple, le pays). Les schémas ont ensuite été dépouillés de façon à dégager les catégories d'appartenance les plus significatives pour les jeunes interrogés. Ces schémas ont aussi servi de point d'ancrage pour les entretiens individuels. Bien que ces entretiens n'aient pas encore fait l'objet d'une analyse systématique, ils permettent de donner un sens aux données contenues dans les schémas d'appartenance.

Portrait des jeunes du secondaire selon leur sentiment d'appartenance

Les résultats provenant des schémas d'appartenance ont permis de produire un portrait des principaux groupes d'appartenance des jeunes fréquentant le niveau secondaire de l'école Sainte-Anne à Fredericton. Les grandes catégories relevées sont : 1) la famille ; 2) les amis ; 3) l'école ; 4) les domaines de participation sociale (sports, loisirs, travail, etc.) ; 5) les communautés politiques et culturelles.

Au-delà de ces grandes catégories, les jeunes tenaient à réaliser une image de soi qui corresponde à leur réalité et qui tienne compte de leur individualité, par exemple en se disant « *fière d'être qui je suis* ». Une participante a explicité la relation entre son identité personnelle et les groupes auxquels elle appartient de la façon suivante : « *un groupe t'accepte et te fait sentir bien dans ta peau. Ça t'aide à te retrouver et te compléter [...] en complétant le groupe, je me complète* ». Dans d'autres cas, le schéma d'appartenance est une façon d'exprimer sa « marginalité » laquelle peut être comprise non comme un rejet du social mais comme des modes d'appartenance qui se distinguent de ce qui est perçu comme la norme dominante. Par exemple, un jeune exprime son appartenance comme suit (selon l'ordre d'importance des différents groupes) : « *1) fumeur de drogue ; 2) prends pas l'école au sérieux ; 3) joueur de « hacky-sac » ; 4) skateboard ; 5) toujours en retard ; 6) bois la fin de semaine ; 7) entraînement musculaire* ».

L'appartenance à la famille

La famille est l'une des principales catégories d'appartenance mentionnée par la majorité des jeunes (58 sur 74). Certains ne mentionnaient que la famille proche alors que d'autres rattachaient leur appartenance à la famille élargie (comme la parenté ou la famille au loin), faisant ainsi référence à l'inscription dans une lignée familiale. Malgré la quête d'autonomie souvent présente à l'adolescence, les jeunes n'hésitaient pas à se dire membres d'une famille. Par exemple, cette étudiante de 17 ans précisait dans son schéma : « *Il y a ma famille, je [ne] les vois jamais, mais je dois appartenir car je suis [de] leur sang* ». En entretien individuel, lorsqu'on leur demandait d'expliciter leur schéma d'appartenance, plusieurs précisaient que la famille était le groupe le

plus important pour eux. La famille est aussi importante car elle est le lieu de l'authenticité ; dans la famille je peux être moi-même en dehors de toutes pressions sociales : « *ma famille, me support[e] pour tou[tes] mes idées* ». Ces résultats sont intéressants dans la mesure où la famille contribue à la construction de l'identité, notamment par les habitudes linguistiques à la maison et la décision d'inscrire les enfants à l'école française.

L'appartenance à un groupe d'amis

Il n'est pas étonnant que les amis soient parmi les principaux groupes d'appartenance identifiés. Il est cependant intéressant de noter les différences entre les niveaux d'importance des divers groupes d'amis, par exemple le *chum* ou la *blonde* n'a pas la même signification que les meilleurs amis ou les copains de classe. Les jeunes expriment leur appartenance par la similitude avec des amis qui partagent le plus d'éléments en commun (par exemple, les intérêts, les loisirs, etc.) et par la différence avec ceux qui partagent moins d'éléments et qui sont davantage des groupes périphériques (par exemple, ceux qui fréquentent la même école). Ces distinctions entre les divers groupes d'amis indiquent que certains ont une plus grande influence que d'autres sur le processus de construction de l'identité. L'analyse de la construction de l'identité doit nécessairement prendre en considération les relations au sein du réseau d'amis.

En outre, les habitudes linguistiques avec les amis sont révélatrices de la réalité complexe vécue par les jeunes en milieu minoritaire. Si la majorité (66 sur 76) affirment s'exprimer surtout en français à l'école, très peu affirment s'exprimer ainsi avec les amis (10 sur 75). Dans la majorité des cas, les jeunes estiment communiquer avec les amis en anglais (35 sur 75) ou en français et en anglais (30 sur 75). C'est dans les habitudes de communication avec les amis que la présence de l'anglais est la plus forte. Compte tenu de l'importance des amis dans la vie des jeunes, il est essentiel de comprendre davantage comment ces habitudes de communication interviennent dans le processus de construction de leur identité.

L'appartenance à une école

Les différentes données montrent également que l'appartenance à l'école est très forte chez les jeunes fréquentant l'école Sainte-Anne. Les observations de terrain, les entretiens, un sondage réalisé auprès des élèves et l'explicitation des schémas d'appartenance viennent appuyer ce constat. Non seulement l'école est-elle le groupe indiqué le plus souvent dans les schémas (148 références), mais l'ensemble des données révèle, sous différentes formes, un attachement émotif à l'école et une fierté d'appartenance à celle-ci. En plus de l'appartenance à l'école dans son ensemble, les jeunes ont mentionné, entre autres, leurs classes, les amis à l'école, les divers comités de l'école et les sports qu'ils pratiquaient. Certes, plusieurs indiquent que la fréquentation d'une école de petite taille a ses limites, mais la majorité soutient que la cha-

leur des relations (entre étudiants, avec le corps professoral, etc.) est un avantage de la plus grande importance. Bien qu'elle offre davantage d'options (choix de cours et d'activités), l'école anglaise fournit peu d'attrait pour les jeunes rencontrés au cours de cette recherche[1].

Le sentiment d'appartenance à l'école française est particulièrement important en milieu minoritaire. À Fredericton, l'école est le principal milieu de vie francophone autre que la maison (bien que pour certains, l'école soit le seul endroit où le français occupe la place centrale). L'école procure à la langue française un milieu d'utilisation et une pertinence sociale. En plus d'offrir l'instruction en français, l'école permet aux jeunes de participer à diverses activités sportives, culturelles et sociales en français. Elle permet aussi de développer des relations sociales pleines de sens, dans lesquelles le français est un mode de communication possible et fréquent. Les finissants (12e année) sont particulièrement conscients de cette réalité et plusieurs admettent avec regret qu'une fois diplômés, ils n'auront plus l'occasion de parler français aussi fréquemment. Dans ce sens, l'école joue un rôle déterminant dans la construction de l'identité des jeunes en milieu francophone minoritaire.

L'appartenance par la participation sociale

L'appartenance s'exprime aussi dans la participation des activités avec d'autres, notamment dans les domaines du sport, des loisirs, du travail ou dans d'autres activités significatives pour les jeunes. Parmi ceux qui occupaient un emploi, plusieurs ont indiqué le travail comme groupe d'appartenance. Ce domaine est particulier dans la mesure où l'activité s'effectue presque exclusivement en anglais. Les jeunes acceptent de se plier aux lois de la majorité et de travailler en anglais. Par contre, certains ont mentionné ressentir beaucoup de fierté lorsqu'ils étaient appelés à offrir un service en français. Sur le marché du travail, la connaissance du français est vue davantage comme un atout que comme un mode d'exclusion sociale. Dans ce sens, la maîtrise du français est perçue comme une compétence importante pour améliorer l'intégration professionnelle.

Pour les jeunes qui ont participé à cette recherche, les sports – notamment les sports d'équipe – ont une grande importance, tant à l'école qu'à l'extérieur de l'école. Les autres loisirs des jeunes, structurés ou non, occupent aussi une grande place. Parmi ceux-ci, on ne doit pas sous-estimer l'importance des activités « informelles », telles que les rencontres sociales entre amis (« *party* »), les groupes de discussion sur Internet (« *les amis sur le chat* »), etc. Chacun choisit de poursuivre des activités pleines de sens pour lui et qui lui procurent du plaisir. À ce titre, les interactions qui ont lieu au cours de ces activités ont une influence certaine sur la construction de l'identité des jeunes. Il est donc essentiel de considérer cette grande diversité d'activités dans le processus de construction de l'identité et non seulement celles qui s'inscrivent au sein d'institutions comme la famille ou l'école.

L'appartenance à une communauté politique, culturelle ou religieuse

Enfin, la dernière catégorie d'appartenance dégagée fait référence à l'identité collective dans les domaines politique, culturel et religieux. Les jeunes semblent moins s'identifier spontanément à de grandes collectivités *abstraites* (comme une communauté politique), basées sur des relations indirectes, qu'à des groupes fondés sur les relations face à face. Cependant, plusieurs ont mentionné appartenir à un pays, à une province, à une région, etc. D'autres, moins nombreux, ont précisé appartenir à un groupe culturel francophone ou acadien. Au cours des entretiens, les jeunes discutaient plus facilement de leur identité (ou appartenance) culturelle. De toute évidence, tous s'étaient livrés à une réflexion sur leur identité culturelle et sur leur situation en tant que membres d'un groupe minoritaire, même s'ils ne se présentaient pas spontanément sous cet angle. Pour plusieurs d'entre eux toutefois, le terme « *bilingue* » semblait correspondre davantage à leur réalité que celui de « *francophone* ». Finalement, l'appartenance à une communauté fondée sur une religion commune est pertinente pour bon nombre de jeunes, que celle-ci soit perçue comme une inscription dans une continuité historique et sociale ou vue sous l'angle d'une participation active et régulière.

Les catégories d'appartenance : une étape pour comprendre la construction de l'identité

Cet article a posé les fondements théoriques d'une recherche sur la construction de l'identité des jeunes en milieu francophone minoritaire. L'approche constructiviste caractérise la démarche d'ensemble. De façon plus particulière, le sentiment d'appartenance permet de mettre en relation la participation des jeunes à des groupes sociaux particuliers et la construction de leur identité.

La recherche sur le terrain a permis de recueillir des données sur le sentiment d'appartenance des jeunes fréquentant l'école Sainte-Anne à Fredericton. L'analyse des schémas d'appartenance réalisés par ces jeunes a fait ressortir les catégories d'appartenance suivantes : 1) la famille ; 2) les amis ; 3) l'école ; 4) les domaines de participation à la vie sociale (sports, loisirs, travail, etc.) ; 5) les communautés politiques et culturelles. Ces catégories permettent de poser des bases pour comprendre comment les jeunes construisent, de façon dynamique, leur identité.

La seule mise en évidence de ces catégories n'est évidemment pas suffisante pour comprendre le phénomène complexe de la manifestation et de la construction de l'identité. Ces catégories permettent cependant de cerner les domaines d'activités et de relations qui ont le plus de sens pour les jeunes. La compréhension du processus identitaire passe nécessairement par l'analyse des interactions et de la dynamique qui animent ces différents domaines identitaires chez les jeunes en milieu francophone minoritaire.

BIBLIOGRAPHIE

BERGER, Peter et Thomas LUCKMAN (1966), *The Social Construction of Reality*, New York, Penguin.
BERTAUX, Daniel (1997), *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.
BRETON, Raymond (1994), « Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, nº 1, p. 59-69.
BLUMER, Herbert (1969), *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
CONOVER, Pamela Johnston et Donald D. SEARING (1994), « Democracy, citizenship and the study of political socialization », dans Ian BUDGE et David MCKAY (dir.), *Developing Democracy*, London, Sage.
DUBAR, Claude (1996), *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.
HIRSCHFELD, Lawrence A. (1988), « On acquiring social categories : cognitive development and anthropological wisdom », *Man*, nº 23, p. 611-638.
LAPASSADE, Georges (1991), *L'ethnosociologie : les sources anglo-saxonnes*, Paris, Méridiens Klincksieck.
MALINOWSKI, Bronislaw (1989), *Les Argonautes du Pacifique occidental*, traduit de l'anglais par André et Simonne Devyver, Paris, Gallimard.
THOMPSON, Andrew (2001), « Nations, national identities and human agency : putting people back into nations », *The Sociological Review*, vol. 49, nº 1, p. 18-32.
TORNEY-PURTA, Judith (1995), « Psychological theory as a basis for political socialization research : individuals' construction of knowledge », *Perspectives on Political Science*, vol. 24, nº 1, p. 23-33.
WENGER, Etienne (1998), *Communities of Practice : Learning, Meaning and Identity*, Cambridge, Cambridge University Press.

NOTE

1. Il faut cependant noter qu'il n'a pas été possible de rencontrer des jeunes qui avaient choisi de quitter l'école Sainte-Anne au profit d'une école anglaise. Des entretiens avec des jeunes qui ont fait le choix de fréquenter une école anglaise (ou dont les parents ont fait le choix d'y envoyer leurs enfants) seraient essentiels pour mieux comprendre ce phénomène.